

L'emploi concessif de *si* comparé à *c'il est vrai (que)* et *certes* – approche polyphonique

Nous présenterons une comparaison d'approches formelle et polyphonique de *si* en emploi concessif, ainsi que des emplois concessifs de *c'il est vrai (que)* et de *certes*, exemplifiés dans (1) à (3) :

- (1) En fait, *si* tout le monde se montre d'accord pour marcher, les buts de chacun apparaissent totalement différents. (Decaux)
- (2) Il existe, *il est vrai*, un anarchisme mystique qui se rebelle contre le pouvoir absolu qui s'est construit en son nom, mais cette révolte est trop désespérée et trop tardive pour produire quelque chose de positif. (Touraine)
- (3) N'est-ce pas un grand mot pour un petit trou ? *Certes*, 50 milliards de francs, c'est une jolie somme. Mais ça ne fait jamais que 10 % du budget social ! (de Closets)

Dans les trois exemples, une relation concessive est actualisée. Dans le cas (1), la relation concessive consiste dans le fait que *p* (tout le monde se montre d'accord pour marcher) pourrait mener à une conclusion telle que [tout le monde a le même but pour marcher], et que cette conclusion est réfutée par *q* (les buts de chacun apparaissent totalement différents).

Notre objectif est de distinguer, si possible, *c'il est vrai (que)*, de *certes* et de *si* dans leurs emplois concessifs, au niveau formel ainsi qu'au niveau de la distanciation du locuteur par rapport à *p*. Au niveau formel, nous tenterons de distinguer ces trois marqueurs quant à leur corrélativité, notion que nous avons définie pour les marqueurs tels que *d'une part... d'autre part* (Svensson 2010, 20). Le but de cet article sera également de trouver des indices formels de distinction de prise en charge du locuteur par rapport à *p*. Ce que nous examinerons à ce niveau est surtout le marquage explicite de référence au locuteur dans *p*, dans le sillage des travaux de Garnier et Sitri (2009).

Nous postulerons suite à Adam (1997) qu'il existe un lien entre le degré de distanciation du locuteur par rapport à *p* et la lecture concessive de la relation entre *p* et *q*. Nous suggérerons également l'idée que la distanciation, ou plutôt la possibilité de prise en charge de certains marqueurs, pourrait être liée à leur corrélativité. De fait, une valeur de distanciation moindre impliquerait une difficulté d'interprétation concessive entre *p* et *q*, à moins que cette relation ne soit marquée explicitement dans Q. Ceci expliquerait éventuellement la nécessité, pour certains d'entre eux, d'expliquer dans Q la relation concessive à l'aide d'un marqueur supplémentaire.

1. Études antérieures

L'emploi concessif de *si* a déjà été étudié à maintes reprises, par exemple par Stage (1991) et Monte (2009). Tandis que la contribution de Stage propose avant tout une catégorisation des emplois factuels différents de *si*, celle de Monte consiste à présenter dans le cadre de la théorie du dialogisme (Bres/Haillet/Mellet/Nølke/Rosier 2005), une analyse de la valeur énonciative de la proposition introduite par *si* dans cet emploi.

La description de Morel (1996) de la relation concessive constitue la base de notre analyse de cette relation, même si aussi bien Adam (1997) qu'Anscombe (1981) apportent des éléments différents à la conception de la concession. En ce qui concerne *certes*, Adam (1990 et surtout 1997) a proposé une analyse scalaire de la concession qui a été une source d'inspiration importante pour notre étude, et qui, à notre avis, pourrait expliquer certaines différences entre les marqueurs qui seront étudiés. Selon Adam, la valeur concessive est liée de manière scalaire au degré de distanciation du locuteur par rapport à *p*. Focalisant l'attention sur les valeurs polyphoniques de l'emploi concessif de *certes*, l'étude de Garnier et Sitri (2009) est également d'un intérêt majeur pour la nôtre.

Les études antérieures des trois marqueurs révèlent qu'il y a surtout deux caractéristiques qui leur sont communes. D'abord, la valeur épistémique de *p*; étant donné que *p* est présenté comme factuel dans l'emploi concessif de tous ces marqueurs (Stage 1991, Svensson 2013), on peut affirmer que l'attitude épistémique du locuteur par rapport à *p* est, dans les termes de Kronning (2009, 2014), une attitude épistémique positive voire positive forte.

2. Points de départ polyphoniques

Les trois marqueurs ont aussi en commun une relation concessive argumentative. La relation concessive entre *p* et *q* des contextes dans lesquels apparaissent ces marqueurs n'est ni rectificative, ni logique, si l'on suit la catégorisation des trois différents types de concession proposée par Morel (1996, 7-20). Selon cette catégorisation, les types de concession se distinguent entre autres sur la base de la valeur polyphonique de *p* et *q*, où la concession argumentative se caractériserait par le statut concédé de *p* et le statut asserté de *q* (Morel 1996, 19-20). Pour Morel (1996, 20), un énoncé concédé est un énoncé « dont la validation provient d'un support énonciatif différent de celui de l'autre proposition, auquel l'énonciateur donne néanmoins son assentiment. » Un énoncé asserté, en revanche, est défini par Morel (1996, 20) comme un énoncé « dont l'énonciateur prend en charge la validation »¹.

¹ Cette définition de l'assertion pourrait être nuancée ou détaillée par la définition proposée par Lindschouw (2011, 56), selon laquelle l'assertion est « une information nouvelle que l'on transmet à l'interlocuteur ». Cette définition reprend celle de Korzen (1999, 182, citée par Lindschouw 2011, 56), pour qui l'information assertée est l'« information dont l'interlocuteur n'est censé être au courant qu'après que l'énoncé a été produit ».

Quelle que soit la définition de l'assertion, il ressort des définitions proposées pour la concession argumentative que celle-ci implique la mise en jeu de plusieurs énonciateurs, que le locuteur² ne prend pas en charge le contenu de *p* et que celui-ci n'est pas asserté par le locuteur. Cette mise en jeu de plusieurs énonciateurs et le caractère polyphonique des structures concessives ont déjà été décrits par Ducrot (1984, 229sq) lorsqu'il affirme, notamment à propos de *certes*, que :

Anscombe et moi décrivons les énoncés de ce genre en disant qu'ils mettent en scène deux énonciateurs successifs, E_1 et E_2 , qui argumentent dans des sens opposés, le locuteur s'assimilant à E_2 et assimilant son allocataire à E_1 . Bien que le locuteur se déclare d'accord avec le fait allégué par E_1 , il se distancie cependant de E_1 : il reconnaît qu'il fait beau, mais ne l'asserte pas à son propre compte.

Nous chercherons à tester l'applicabilité de cette analyse de *certes* à l'emploi de *c'/il est vrai (que)*, de *certes* et de *si* dans des textes de littérature spécialisée, dans le but de préciser le degré de distanciation ou de prise en charge de *p* véhiculé par l'emploi des trois marqueurs étudiés.

Notre analyse polyphonique des occurrences de *c'/il est vrai (que)*, *certes* et *si* s'appuie sur la polyphonie scandinave, telle qu'elle est présentée notamment dans Nølke/Fløttum/Norén (2004), ainsi que sur la théorie modale de la polyphonie (TMP), développée par Kronning (2013, 2014).

3. Matériaux

Les données de cette étude sont extraites du corpus *C-ParaFraS-HumSam*, un corpus de littérature spécialisée en sciences humaines, rassemblant des textes publiés entre 1995 et 2005. La partie française du corpus comporte presque 2 millions de mots (Svensson 2010, 50-56).

La recherche effectuée grâce à l'outil *Wordsmith Tools* dans le corpus *C-ParaFraS-HumSam* révèle un nombre considérable d'occurrences de *si*, ainsi que de *est vrai*, dont la plupart ne sont pas pertinentes pour cette étude. Ont été exclus les cas de *si* comme adverbe intensifiant, ainsi que les cas de *si* comme conjonction reliant un *p* et un *q* entre lesquels il y a une relation conditionnelle-prédictive. Sur la base des critères de distinction des différents emplois factuels de *si* proposés par Stage (1991, 173-194) ont été exclues toutes les occurrences de *si* d'emploi factuel mais non-concessif, c'est-à-dire les occurrences d'emploi causatif, itératif, emphatique, additif et adversatif³.

² Par *locuteur*, nous entendons ce que Kronning (2009, 17) appelle le locuteur du discours, « qui, ayant une existence qui transcende le *hic et nunc* énonciatif, est l'image du locuteur en tant que sujet cognitif et interactionnel. » Le locuteur du discours de Kronning correspond, selon lui-même (2009, 17), au locuteur en tant qu'être du monde de Ducrot (1984, 199), et au locuteur textuel de Nølke/Fløttum/Norén (2004, 38).

³ Nous admettons que la relation concessive et la relation adversative sont parfois difficiles à distinguer (Gettrup et Nølke 1984, 6sq, Stage 1991, 190), et qu'il est possible que nous ayons exclu des occurrences qui pourraient éventuellement être considérées comme actualisant une relation concessive dans le cadre d'une autre analyse.

L'étude se limite aux cas où ces marqueurs figurent dans un P qui syntaxiquement revêt la forme de proposition, même si leur fonction concessive, ainsi que leurs caractéristiques polyphoniques, peuvent parfois être les mêmes lorsque ces marqueurs introduisent des syntagmes. Sont donc exclues des occurrences du type (4) où le marqueur a par exemple comme portée un groupe adjectival ou un groupe nominal.

- (4) Quelques uniformes - ceux des soldats ou des maîtres de postes - venaient donner un éclat presque incongru à cet univers triste et incolore. Incolore, *certes*, *mais* pas toujours inodore... (Beaucarnot)

Après l'exclusion des cas des marqueurs ayant comme portée des syntagmes, l'étude se base sur 124 occurrences de *c'il est vrai (que)*, sur 387 occurrences de *certes*, ainsi que sur 390 occurrences de *si* en emploi concessif.

4. Corrélativité des marqueurs

Dans l'analyse des marqueurs *d'une part... d'autre part, d'un côté... de l'autre et non seulement... mais* (Svensson 2010, 20), nous avons introduit la notion de corrélativité, qui dénote la fréquence d'apparition du deuxième élément de ces marqueurs, par exemple *d'autre part* après *d'une part*. Nous avons repris cette notion pour l'étude de nos marqueurs concessifs, afin d'observer dans quelle mesure *si, c'il est vrai (que)* et *certes* sont suivis d'un autre marqueur concessif dans Q. Pour ce qui est de *c'il est vrai (que)* et *certes*, ce marqueur serait typiquement une conjonction comme *mais*, tandis qu'avec *si* en tant que conjonction elle-même, ce marqueur serait plutôt *cependant, en revanche* ou un autre adverbe.

Pour juger de la corrélativité des trois marqueurs étudiés, il faut prendre en compte le fait que *c'il est vrai (que)* apparaît souvent sans être suivi d'un Q exprimant un *q* en relation avec *p*. S'il n'y a pas de Q qui exprimerait la réfutation de la conclusion, et qu'il n'y ait donc aucune relation concessive qui soit actualisée, il n'est évidemment pas probable de trouver un marqueur concessif supplémentaire. Pour cette raison, nous avons exclu toutes les occurrences où ce marqueur, ainsi que *certes*, n'est pas suivi d'un Q (ce qui n'est jamais le cas pour *si* concessif⁴) afin de permettre une comparaison des occurrences où il serait plausible de trouver un marqueur concessif dans Q.

Dans le corpus, il y a seulement 45 occurrences où *c'il est vrai (que)* est suivi de Q (comparé aux 124 occurrences de *c'il est vrai (que)* au total dans le corpus), tandis qu'il y a 334 cas de *certes* suivi de Q (comparés au 387 cas au total de *certes* dans une proposition syntaxique), et 390 cas de *si* en emploi concessif (où un Q suit dans la totalité des cas P).

⁴ À cause de son statut de conjonction subordonnante qui contraint la structure à toujours apparaître subordonnée à une principale prenant le rôle de Q. Dans le cas de l'emploi concessif de *si* introduisant une proposition, la proposition principale est en général précédée par la subordonnée (Svensson 2013, 333).

Dans ces cas concessifs, *c'il est vrai (que)* est dans 78 % des occurrences suivi d'un marqueur concessif dans Q, et dans 58 % des cas, c'est *mais* qui introduit Q, comme dans (5). Dans (6), c'est *pourtant* qui introduit Q.

- (5) *Il est vrai que* nous ne sommes plus beaux à contempler, que nous sommes pour ceux qui nous voient le spectre inquiétant de ce qu'ils deviendront, *mais* il faudrait leur dire qu'ils ne doivent pas avoir peur, que derrière nos rides nous avons nos joies et nos peines, nos plaisirs et nos jeux, que nous sommes encore des êtres humains, dont l'équilibre psychologique (et donc le leur quand ils auront notre âge) dépend de leur comportement. (Tubiana)
- (6) Iseut, *il est vrai*, n'est pas l'épouse de Tristan. *Pourtant*, elle est son égale, à l'encontre de toutes les convenances, de toutes les prescriptions, de toute la morale sociale, et c'est pourquoi nulle part, dans tous les témoignages venus de cette époque, les questions qui préoccupaient la noblesse quant à la condition des femmes ne sont posées avec plus d'insistance et de liberté. (Duby)

Pour *certes*, la corrélativité dans les cas où il y a un Q s'élève à 97 %, et 76 % des occurrences comportent *mais* introduisant Q. Dans (7) et (8), c'est *mais* et *toutefois* qui apparaissent dans Q.

- (7) *Certes*, nos ancêtres ont des moments libres, *mais* pas forcément pour autant des moments de liberté. (Beaucarnot)
- (8) Ce type de stratégie est *certes* peu payant dans le contexte allemand. *Toutefois*, une « haiderisation » du traitement de certains enjeux sociétaux par les grands partis établis est plus probable, et ce dans l'ensemble des pays de l'Union. (Leconte)

La comparaison de la corrélativité des trois marqueurs dans les données révèle que *si* est le moins corrélatif des trois marqueurs, étant suivi d'un marqueur concessif dans Q dans 21 % des occurrences, comme dans (9), où *néanmoins* marque la relation concessive :

- (9) *Si* toutes les leçons du colonialisme n'ont sans doute pas été tirées, de nouveaux repères ont *néanmoins* été clairement établis. (Postel-Vinay)

Dans la plupart des cas cependant, *si* n'est pas suivi d'un marqueur concessif dans Q, tel que c'est le cas dans (10) :

- (10) *Si*, peu à peu, des écoles se sont ouvertes dans la mouvance de celle fondée à Lyon en 1761, les vétérinaires ont longtemps continué à manquer cruellement de diplômes comme de compétences, et se sont d'ailleurs souvent vus remplacer par le médecin, en vertu du bon vieux principe selon lequel qui peut le plus peut le moins. (Beaucarnot)

5. Proposition d'explication de la différence de corrélativité

Cette différence de corrélativité entre les trois marqueurs étudiés est sans doute liée à leurs caractères syntaxiques différents et à leur appartenance aux catégories de conjonction de subordination, d'adverbes et de locutions adjectivales. Par exemple, du fait de la structure de subordination inhérente à *si*, l'antéposition presque obligatoire de la subordonnée dans cet emploi contraint la présence d'un

Q à sa suite. Nous postulons cependant qu'il y a d'autres explications de ce phénomène que la seule différence de leurs statuts syntaxiques. On peut se demander si l'antéposition obligatoire de *si* implique nécessairement une interprétation concessive (adversative ou additive), quand la relation entre *p* et *q* ne peut être interprétée comme conditionnelle-prédictive. Comme la structure de subordination force à chercher Q et *q*, ainsi qu'une relation entre *p* et *q*, l'interprétation de celle-ci sera forcément concessive, si elle ne s'avère être ni conditionnelle-prédictive, ni adversative, additive ou itérative.

Une autre explication de la différence de corrélativité de ces trois marqueurs pourrait être que l'interprétation concessive – dont le marquage supplémentaire ne semble donc guère nécessaire dans le cas de *si* du fait de sa nature moins corrélatrice – serait influencée par sa valeur non assertive. Une telle explication pourrait être envisageable si nous suivons l'hypothèse d'Adam (1997) et sa proposition d'une conception graduelle de la concession en rapport avec le renforcement de l'assertion, ou encore de la distanciation du locuteur par rapport à P, dans le cas de *certes* notamment :

La valeur concessive ne semble toutefois pas pouvoir être attribuée en propre au connecteur CERTES [...]. Tout dépend, en fait, de degré de vérité accordé par le locuteur au propos qu'il attribue polyphoniquement à E1 : moins l'adhésion du locuteur est forte, plus l'interprétation concessive devient plausible. C'est une affaire de degrés, sur une échelle d'adhésion qui permet de classer tous nos exemples [...]. (Adam 1997, 9)

L'hypothèse d'Adam (1997), inspirée par Anscombe (1981), est que le renforcement d'assertion effectué par *certes* confère à ces structures une valeur concessive par un effet de dérivation. À notre avis, cette hypothèse doit également être valable pour *c'il est vrai (que)*. Tel ne devrait pas être le cas avec *si*, étant donné que l'assertion de P n'est pas lexicalement renforcée par *si*, sa valeur étant plutôt non assertive par défaut⁵. Il existerait donc une différence entre *si*, *c'il est vrai (que)* et *certes* quant au degré de prise en charge du locuteur par rapport à *p*. Il est probable que cette différence entre les marqueurs a une influence sur la relation concessive, celle-ci étant plus ou moins difficilement actualisée avec les trois marqueurs, selon le degré de distanciation du locuteur.

Nous pouvons constater qu'aussi bien *certes* que *c'il est vrai (que)* sont plus flexibles au niveau de la distanciation du locuteur par rapport à *p*. Ainsi, selon l'hypothèse d'Adam concernant le lien entre le degré de distanciation par rapport à *p* et la valeur concessive, ces deux marqueurs devraient également être plus ou moins concessifs dans différentes occurrences, en corrélation avec le niveau de distanciation. Nous avons effectivement pu dans notre corpus relever des cas d'adhésion forte (dans les termes d'Adam) et donc de distanciation faible du locuteur par rapport à *p*, aussi bien que d'adhésion faible et de concession plus prononcée, autant dans le cas de *certes* que dans le cas de *c'il est vrai (que)*. Les exemples (11) et (12) montrent des

⁵ Selon Kronning (2014, 23), le locuteur du discours, par *si* en combinaison avec le choix du tiroir verbal, « indique son attitude épistémique (AE) vis-à-vis de *p* et *q* ».

cas d'adhésion faible, où la relation entre *p* et *q* est apparemment concessive, dans des contextes avec *certes* et *il est vrai que* :

- (11) Le pourcentage de la population vivant au-dessous du seuil de pauvreté, qui frôlait les 10 % dans les années 1970, s'est, *certes*, stabilisé depuis une décennie, mais autour de 14 %. Désormais, il ne suffit plus d'avoir un emploi pour échapper à la pauvreté. (de Closets)
- (12) En France, comme dans d'autres pays, *il est vrai que* l'affrontement entre cléricaux et laïcs fut violent, mais d'une violence qui nous apparaît rétrospectivement plus idéologique que réelle. (Touraine)

Par contre, les exemples (13) et (14) témoignent d'un emploi moins concessif de ces marqueurs, où ils servent plutôt à montrer une distanciation moindre, voire, pour reprendre les termes d'Adam, de « renforcement de l'assertion » du locuteur par rapport à *p* :

- (13) Leur provision, lorsqu'ils en ont, est surtout employée à faire la *saumure*, qui conservera le cochon découpé dans le *saloir*, à faire les saucisses ou les sauces, par définition salées, et assez exceptionnellement à en *saupoudrer* chichement les aliments (autrement dit à les poudrer de sel). *Certes*, il leur manque le sucre, débité du pain de sucre et que l'on a vu vendu au poids par l'*espiciier* avec les *espices* venues d'Orient... L'eau, elle-même, est d'autant plus précieuse qu'elle est rare ; eau que l'on va, tout au long du jour, puiser à la source ou au puits ou chercher à la fontaine, et qui n'aurait, le plus souvent sans doute, pas été reconnue potable par nos modernes laboratoires... (Beaucarnot)
- (14) Mais cette fébrilité et cette effervescence ne constituaient, en fin de compte, qu'une danse destinée à exorciser l'ange de la mort, une défense pour lui barrer la route et se protéger du Thanatos. *Il est vrai que* l'enfant agité, remuant, instable, nerveux, turbulent, bref celui qui « ne tient pas en place », comme on dit, et qui a aussi beaucoup de mal à s'endormir, cherche à se protéger contre une angoisse de mort. En bougeant, il s'assure qu'il est vivant et bien vivant. (Nabati)

Les deux marqueurs, *certes* et *c'il est vrai (que)*, peuvent donc prendre les deux valeurs. Se pose alors la question d'une différence entre ces deux marqueurs quant à leur tendance à se placer plutôt du côté de la distanciation par rapport à *p*, et donc d'acquérir une valeur concessive, ou plutôt du côté non concessif, avec une prise en charge plus importante par rapport à *p*. Si la valeur concessive est plus forte, en relation avec la diminution de l'intensité du renforcement de la valeur assertive, comme le propose Adam pour *certes*, il semble légitime de se demander si la concession est plus difficile à atteindre avec *c'il est vrai (que)*. Dans ces cas, *p* s'approche, par la valeur sémantique de *vrai* en combinaison avec *être* au présent de l'indicatif, d'un statut de renforcement de l'assertion, voire d'assertion, malgré la structure de subordination par *que*⁶. De même, les cas de structure non corrélée, sans Q, fréquents avec *il est vrai*, montrent-ils que la valeur concessive est difficile à atteindre avec ce marqueur seul ? Est-ce pour cette raison que *si*, qui intuitivement semble marquer une distance forte, prend si facilement cette valeur concessive ?

⁶ Voir Kronning (1992) à propos des valeurs liées à la subordination.

6. Marquage explicite de référence au locuteur

Pour juger du niveau de prise en charge ou de distanciation du locuteur par rapport à *p* dans l'emploi de ces trois marqueurs, il serait souhaitable de pouvoir déterminer à quel degré le locuteur se montre responsable de la vérité de *p* suivant *si* concessif, comparé aux cas de *p* suivant *il est vrai que*, *c'est vrai que* ou *certes*. Garnier et Sitri (2009, 125) proposent dans leur étude de *certes* des marqueurs du caractère polyphonique de l'emploi de *certes*, marqueurs qui à notre avis pourraient servir d'indices de différents degrés de renforcement de l'assertion ou de distanciation par rapport à *p*. Ils étudient entre autres des marqueurs explicites de référence au locuteur. Suivant leur étude, nous avons analysé la présence de marqueurs explicites de référence au locuteur dans les occurrences de *si* en emploi concessif, de *c'il est vrai (que)* et de *certes*, pour obtenir un indice du degré de prise en charge du locuteur par rapport à *p*.

Nous avons observé que parmi les occurrences de *c'il est vrai (que)* – certes plus rares que celles de *si* en emploi concessif et que celles de *certes* – le marquage de la référence au locuteur dans P est plus fréquent que dans les occurrences de *si* et de *certes*. Dans 28 % des cas de *c'il est vrai (que)*⁷, il y a un marqueur tel que *nous*, *je*, *me* etc. dans P, comme dans (15), où c'est *je* qui figure dans P :

- (15) *Il est vrai que je* n'ai jamais été malheureuse avec ton père. Il n'a jamais été méchant avec moi. Il est même gentil, mais ce n'est pas de l'amour. (Nabati)

Pour les emplois concessifs de *si* et de *certes*, ceci est plus rare ; un tel marqueur n'apparaît que dans 14 et 13 % des occurrences de ces marqueurs. Dans (16), c'est *nous* qui apparaît après *si*, et dans (17), c'est *je* qui se trouve dans P avant *certes*.

- (16) *Si*, dans les chapitres ci-après, *nous* n'avons aucunement l'intention de faire l'éloge de l'afro-pessimisme, nous nous autoriserons une totale liberté de ton pour rapporter des faits « négatifs » et pour les ouvrir au débat. (Smith)
- (17) Tous les patients que je reçois, je les écoute, je les perçois, je les examine de façon spontanée sous ces deux angles. *Je* les considère *certes* comme des clients, dans le sens noble du terme, acheteurs d'un service; je les aide à apaiser leurs souffrances. (Nabati)

Notre interprétation de ce résultat est la suivante : avec *c'il est vrai (que)*, ainsi que dans une certaine mesure avec *certes*, le locuteur a la possibilité de s'associer au point de vue *p* plutôt que de s'en distancier, comme c'est le cas avec *si*. La fréquence plus élevée d'occurrences avec un marquage explicite de la référence au locuteur dans le cas de *c'il est vrai (que)* que dans les cas de *certes* et de *si*, pourrait indiquer une tendance élevée de *c'il est vrai (que)* à marquer une association du locuteur au point de vue *p*. Même si ce type de marqueurs comme *nous*, *je* et *me* se situe dans *p* au niveau du contenu propositionnel et ne peut donc pas se confondre avec le locuteur, il nous

⁷ En ne prenant en compte que les cas où P introduit par *c'il est vrai (que)* est suivi de Q, nous pouvons constater que 38 % de ces occurrences comportent un marqueur de référence au locuteur. La même démarche avec les occurrences de *certes* suivi de Q donne un résultat de marquage de référence au locuteur de 12 %.

semble légitime de partir de l'hypothèse que le locuteur a tendance à s'identifier à la référence des pronoms personnels à la première personne, et que la valeur de vérité est dans ces cas prise en charge dans une mesure plus importante que dans les cas où un tel marqueur de la première personne ne figure pas dans *p*.

Les cas non corrélés de *c'il est vrai (que)* et *certes* témoigneraient donc d'un emploi « (sur)assertif » du connecteur, comme le propose Adam (1997: 9) pour *certes*. Nous suggérons que la possibilité pour eux de figurer dans cette structure « (sur) assertive » – malgré l'effet de dérivation possible évoqué par Adam – rende difficile son emploi comme marqueur unique de la concession argumentative, qui par définition se caractérise par la non-assertion et un degré élevé de distanciation du locuteur par rapport au point de vue *p*. Ceci expliquerait la faible fréquence d'occurrences de *c'il est vrai (que)* avec *q* qui est en relation concessive avec *p*. Le recours fréquent à d'autres marqueurs concessifs, et surtout à *mais* dans le cas de *certes*, s'expliquerait aussi par la valeur supposée assertive de *certes*, qui seul ne marquerait pas une distanciation assez forte par rapport à *p* pour permettre une interprétation concessive de la relation entre *p* et *q*.

7. Conclusions

Nous avons pu constater que le marquage de référence au locuteur est plus fréquent dans le cas de *c'il est vrai (que)* que dans le cas de *si* et de *certes*. Nous en concluons que cela est lié à une difficulté d'interprétation concessive avec *c'il est vrai (que)*. C'est lorsque le point de vue *p* semble être pris en charge par le locuteur, ou lorsque sa distanciation par rapport à *p* n'est pas assez claire que l'interprétation concessive s'avère difficile. Si elle est possible, elle nécessite son marquage explicite dans Q. Ceci expliquerait que *c'il est vrai (que)* figurant dans un contexte concessif apparaît souvent suivi d'un marqueur renforçant la lecture concessive ; étant donné que la concession n'est pas l'interprétation la plus typique de ce marqueur, à cause de ses valeurs de certitude, elle doit souvent être explicitée dans Q.

Dans ce cas, ce pourrait également être le renforcement de l'assertion qui rend ambigu *certes* comme marqueur concessif, ce qui explique que le marquage supplémentaire de la concession dans Q suivant *certes* est préféré à son absence. À partir de cette interprétation du lien entre la distanciation du locuteur par rapport à *p* et l'interprétation concessive, il est possible que ce soit la valeur de distanciation de *si*, qui, malgré son caractère ambigu du fait de sa valeur conditionnelle-prédictive fréquente, rend adéquat l'emploi de cette conjonction dans des contextes de concession argumentative.

La relative rareté dans notre corpus de l'emploi concessif de *c'il est vrai (que)*, comparée à la fréquence de celui de *certes* et de *si* ainsi que la fréquence plus élevée de référence explicite au locuteur dans P dans le cas de *c'il est vrai (que)*, permettent à notre sens de déduire que *c'il est vrai (que)* ne peut guère être considéré comme un marqueur concessif. En revanche, *certes* et *si* le peuvent, même si la corrélation

avec *mais* ou un autre marqueur concessif est en général nécessaire pour que *certes* puisse véhiculer une valeur concessive. Nous en concluons qu'il est possible que la construction *c'il est vrai (que)* soit trop assertive, ou ne permette pas au locuteur de montrer assez de distanciation par rapport à *p* pour être apte à fonctionner efficacement comme marqueur concessif univoque.

Université d'Uppsala

Maria SVENSSON

Références bibliographiques

- Adam, Jean-Michel, 1990. *Éléments de linguistique textuelle. Théorie et pratique d'analyse textuelle*, Liège, Mardaga.
- Adam, Jean-Michel, 1997. «Du renforcement de l'assertion à la concession : variation d'emploi de *certes*», *L'information grammaticale* 73, 3-9.
- Anscombe, Jean-Claude, 1981. «Marqueurs et hypermarqueurs de dérivation illocutoire : notions et problèmes», *Cahiers de linguistique française* 3, 75-124.
- Bres, Jacques/Haillet, Patrick Pierre/Mellet, Sylvie/Nølke, Henning/Rosier, Laurence (ed.), 2005. *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, Bruxelles, de Boeck/Duculot.
- Ducrot, Oswald, 1984. *Le dire et le dit*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Garnier, Sylvie/Sitri, Frédérique, 2009. «*Certes*, un marqueur dialogique ?», *Langue française*, 163, 121-136.
- Gettrup, Harald/Nølke, Henning, 1984. «Stratégies concessives : Une étude de six adverbess français», *Revue Romane*, 19 (1), 3-47.
- Korzen, Hanne, 1999. «Principper for opstillingen af modus i kompletivaetninger på fransk», in : Bache, Carl/Heltoft, Lars/Herslund, Michael (ed.), *Ny forskning i grammatik*, Odense, Odense Universitetsforlag, 6, 181-203.
- Kronning, Hans, 1992. «Coordination et subordination. Aspects syntaxiques, sémantiques et pragmatiques», in : Banys, Wieslaw/Bednarczuk, Leszek/Bogacki, Krzysztof (ed.), *Études de linguistique romane et slave. [Hommage à Stanislaw Karolak]*, Cracovie, École normale supérieure (Universitas), 359-379.
- Kronning, Hans, 2009. «Constructions conditionnelles et attitude épistémique en français, en italien et en espagnol», *Syntaxe et Sémantique* 10, 13-32.
- Kronning, Hans, 2013. «Monstration, véridiction et polyphonie. Pour une théorie modale de la polyphonie», in : Constantin de Chanay, Hugues/Colas-Blaise, Marion/Le Guern, Odile (ed.), *Dire/monttrer. Au cœur du sens*, Chambéry, Éditions de l'Université de Savoie, Collection Langages, 93-115.
- Kronning, Hans, 2014. «La théorie modale de la polyphonie et les constructions conditionnelles prédictives en *si*», *Langages*, 1/2014, 17-31.
- Lindschouw, Jan, 2011. *Étude des modes dans le système concessif en français du 16^e au 20^e siècle et en espagnol moderne. Evolution, assertion et grammaticalisation*, Copenhague, Museum Tusulanum Press.

- Monte, Michèle, 2009. «*Si* marqueur d'altérité énonciative dans les *si* P extra-prédicatives non conditionnelles», *Langue française*, 163, 99-119.
- Morel, Mary-Annick, 1996. *La concession en français*, Paris, Ophrys.
- Nølke, Henning/Fløttum, Kjersti/Norén, Coco, 2004. *ScaPoLine La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Paris, Éditions Kimé.
- Stage, Lilian, 1991. «Analyse syntaxique et sémantique de la conjonction *si* dans les propositions factuelles», *Revue romane*, 26/2, 163-205.
- Svensson, Maria, 2010. *Marqueurs corrélatifs en français et en suédois. Étude sémantico-fonctionnelle de d'une part... d'autre part, d'un côté... de l'autre et de non seulement... mais en contraste*, Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Romanica Upsaliensia 79.
- Svensson, Maria, 2013. «L'emploi concessivo-adversatif de *si* comparé à *même si*», in : Norén, Coco/Jonasson, Kerstin/Nølke, Henning/Svensson, Maria (ed.), *Modalité, évidentialité et autres friandises langagières. Mélanges offerts à Hans Kronning à l'occasion de ses soixante ans*, Berne, Peter Lang, 327-346.

Références bibliographiques – ouvrages du corpus

- Beaucarnot, Jean-Louis, 2002. *Qui étaient nos ancêtres ? – De leur histoire à la nôtre*, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès.
- de Closets, François, 1998. *Le compte à rebours*, Paris, Librairie Arthème Fayard.
- Decaux, Alain, 1996. *C'était le XX^e siècle 2. La course à l'abîme*, Paris, Librairie Académique Perrin.
- Duby, Georges, 1995. *Dames du XI^e siècle 1. Héloïse, Aliénor, Iseut et quelques autres*, Paris, Gallimard.
- Leconte, Cécile, 2005. *L'Europe face au défi populiste*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Nabati, Moussa, 2005. *La dépression. Une maladie ou une chance ?* Paris, Librairie Arthème Fayard.
- Postel-Vinay, Karoline, 2005. *L'occident et sa bonne parole: nos représentations du monde, de l'Europe coloniale et l'Amérique hégémonique*, Paris, Flammarion.
- Smith, Stephen, 2003. *Négrologie – Pourquoi l'Afrique meurt*, Paris, Calmann-Lévy.
- Tubiana, Maurice, 2003. *Le Bien-Vieillir : La révolution de l'âge*, Paris, Éditions de Fallois.
- Touraine, Alain, 1997. *Pourrons-nous vivre ensemble ? Égaux et différents*, Paris, Arthème Fayard.

